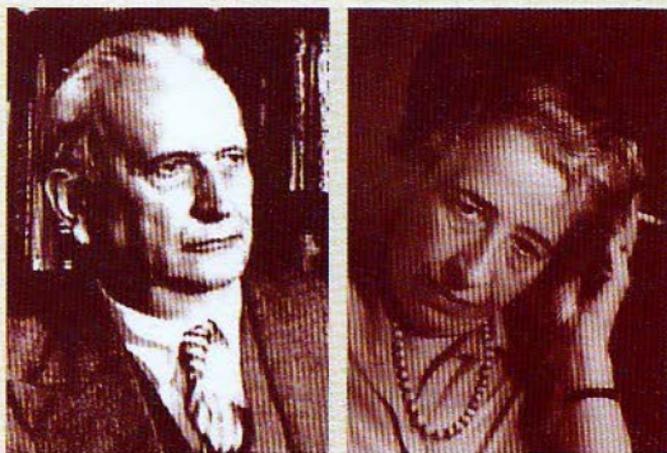


**Hannah Arendt
Karl Jaspers**

**«La philosophie
n'est pas
tout à fait
innocente»**



PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Hannah Arendt à Gertrud et Karl Jaspers

le 25 décembre 1950

[...] (J'ai lu Platon et beaucoup réfléchi sur l'affinité entre philosophie et *tyrannis*, ou sur la préférence des philosophes pour la tyrannie raisonnable, qui est tout de même la tyrannie de la raison. Inéluctable lorsqu'on croit pouvoir découvrir au moyen de la philosophie *la* vérité pour *chaque* être humain.) J'essaierais volontiers de réhabiliter Marx auprès de vous. Non que vous ayez tort en disant ce que vous dites. Mais à côté (et pas seulement à côté) il y a Marx le révolutionnaire, que la passion pour la justice tient au collet. Et c'est cela qui le distingue le plus profondément de Hegel et le relie, me semble-t-il, de façon pas tout à fait visible mais très efficace, à Kant. [...]

Bâle, 7.1.1951

[...] Platon et la « tyrannie de la raison » — comme vous voyez juste ! Récemment, j'ai demandé lors d'une soutenance de thèse à quelqu'un qui avait choisi Platon pour thème : Comment se peut-il qu'en 1933 ait pu paraître à Berlin chez de Gruyter un livre ayant pour titre *Platon et Hitler*¹ ? Mais l'erreur commise par Platon, une fois seulement et uniquement au début, ne peut précisément être répétée sans être non platonique. Pour finir, lorsque les choses devinrent sérieuses, le premier acte de « terreur » de Platon fut d'enseigner les mathématiques à Denys².

C'est ce qui me semble aussi faire la différence entre Kant et Marx. Vous parlez en faveur de la passion de Marx pour la justice, qui le relierait à Kant. Si vous étiez ici, nous pourrions engager une longue conversation et j'espère que *Monsieur** me soutiendrait. La passion de Marx me paraît impure à sa source, elle-même injuste *a priori*, vivant de négatif, sans image de l'homme, la haine incarnée d'un pseudo-prophète du style

1. Joachim Bannes, *Hitlers Kampf und Platons Staat. Studie über den ideologischen Aufbau der nationalsozialistischen Freiheitsbewegung*, Berlin, 1933.

2. Denys II (env. 396-344 av. J.-C.), tyran de Syracuse (367-357 et 347-344). Il appela Platon à sa cour dans les années 366 et 361.

d'Ézéchiél¹. La pratique de cette justice apparaît par exemple dans le débat avec Weitling², avec Lassalle³ et beaucoup d'autres. Je ne vois pas là la moindre étincelle d'esprit kantien. Chez Engels il en va autrement. Là je vous approuverais. Connaissez-vous la première ébauche du *Manifeste communiste*⁴ conçue par Engels ? Marx en a éliminé tous les passages humains, rendant le tout plus évident et infiniment plus efficace sur le plan propagandiste. Je ne peux m'empêcher de voir en lui un « méchant » homme. Lénine l'a bien compris, contrairement aux sociaux-démocrates allemands. Mais vous pourrez citer de nombreuses pages de Marx à l'appui de votre opinion favorable. Là aussi le ton m'est le plus souvent suspect. [...]

1. Concernant la façon dont Jaspers comprenait le prophète Ézéchiél, cf. Karl Jaspers « Der Prophet Ezechiel. Eine pathographische Studie » (1947), in K. Jaspers, *Aneignung und Polemik. Gesammelte Reden und Aufsätze zur Geschichte der Philosophie*, édité par H. Saner, Munich, 1968, p. 13-21.

2. Wilhelm Weitling (1808-1871), premier théoricien allemand du communisme.

3. Ferdinand Lassalle (1825-1864), philosophe et politicien, fondateur du mouvement social-démocrate en Allemagne.

4. Jaspers s'appuyait sans doute sur l'œuvre de Gustav Mayer, *Friedrich Engels. Eine Biographie in zwei Bänden*, Berlin, 2^e éd., 1933, t. I.

le 4 mars 1951

[...] Voici des semaines que votre « Yahvé n'aurait-il pas trop disparu ? » me poursuit sans que me vienne une réponse. Pas plus sans doute qu'à ma propre exigence dans le chapitre de la fin. Personnellement, je me défends tant bien que mal (et en réalité plutôt bien que mal) avec une sorte de confiance (enfantine ? parce que jamais mise en doute) en Dieu (à la différence de la foi qui croit toujours savoir et tombe de ce fait dans le doute et les paradoxes). On ne peut naturellement rien en faire, sauf être content. Toute religion traditionnelle, juive ou chrétienne, ne me dit plus rien du tout en tant que telle. Je ne crois d'ailleurs plus qu'elle puisse encore fournir quelque fondement pour quelque chose d'aussi directement politique que des lois. Le mal s'est avéré plus radical que prévu. Exprimé superficiellement : le Décalogue n'a pas prévu les crimes modernes. Ou : la tradition occidentale souffre du préjugé selon lequel le pire mal que puisse commettre l'homme naît des vices de l'égoïsme ; alors que nous savons que le pire mal ou le mal absolu n'a plus rien à voir avec ces thèmes du péché que peuvent comprendre les hommes. Je ne sais pas ce qu'est le mal absolu mais il me semble qu'il a en quelque sorte à faire avec les phénomènes suivants : déclarer les êtres humains superflus en

tant qu'êtres humains — non pas les utiliser comme des moyens, ce qui n'entame pas leur humanité et ne blesse que leur dignité d'hommes, mais les rendre superflus bien qu'ils soient des êtres humains. Cela arrive dès qu'on élimine toute *unpredictability*¹, qui, du côté des hommes, correspond à la spontanéité. Tout cela est lié à l'illusion d'une toute-puissance (pas simplement goût du pouvoir) de l'homme lui-même. Si l'homme bien qu'homme était tout-puissant, on ne verrait pas en effet pourquoi il devrait y avoir des hommes au pluriel — tout comme dans le monothéisme seule la toute-puissance de Dieu lui confère son unicité. Je veux dire : la toute-puissance de l'homme individuel rend superflus les hommes au pluriel. (Nietzsche, me semble-t-il, n'a rien à voir avec cela et Hobbes non plus. La volonté de puissance tend constamment à devenir plus puissante encore, elle s'en tient par principe à ce comparatif qui respecte encore les limites de la condition humaine, et n'avance jamais jusqu'à la folie du superlatif.)

Or, je soupçonne la philosophie de n'être pas tout à fait innocente quant à ce qui nous est donné là. Pas dans le sens naturellement où Hitler pourrait être rapproché de Platon. (La raison, non la moindre, pour laquelle je me suis donné la peine de déceler les composantes des formes de gouvernement totalitaire, est de nettoyer de tous soupçons la tradition occidentale

1. Imprévisibilité.

de Platon jusqu'à Nietzsche inclus.) Mais sans doute au sens où cette philosophie occidentale n'a jamais eu une conception du politique et ne pouvait en avoir parce qu'elle parlait forcément de l'homme individuel et traitait accessoirement la pluralité effective. Mais je n'aurais pas dû écrire tout cela, ce n'est pas encore mûr. Pardonnez-moi. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Bâle, 29.12.52

[...] Lorsque je pense à vous je vous imagine travaillant avec zèle : sur « la route des crêtes », vous allez faire de soudaines découvertes, trouver des corrélations et vous réjouir à ce niveau intellectuel. Pour ma part, j'espère que vous percevrez finalement chez Marx l'origine intellectuelle de ce qui a pu conduire au totalitarisme. Son caractère personnel préfigure l'intolérance, voire le terrorisme. La question qui se pose est de savoir si le bond de Lénine à Staline est aussi profond que vous le voyez. Je crois que vous avez raison, mais même là où le marxisme proprement dit a disparu, il est resté quelque chose de ce qui, dans le caractère de Marx, a été, avant tout marxisme et avant toutes les idées, un état d'âme et une impulsion. Il a tout de même été un homme néfaste, comme Luther ; pas aussi déterminant par les pensées que par l'être qui a

porté ces pensées. Les démons n'existent pas mais il existe quelque chose d'analogue dans de tels individus. Il faut les reconnaître dans la mesure du possible afin de s'en débarrasser. Mais il faut surtout agir contre eux autant qu'on le peut. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Bâle, 12.4.56

[...] Votre vue d'ensemble sur la perte et la signification de la « fondation » est essentielle. J'aimerais que l'on atteigne le fond de sorte que nous sentions tout de suite que nous vivons en lui. Il est souhaitable de rester attaché et d'affirmer de plus en plus toute autorité existante. Votre vision est presque toujours désespérée. La façon dont vous vous référez à Heidegger¹ me paraît symptomatique de quelque chose dans cette façon de penser que je ne peux suivre (bien que cette référence ne soit qu'une incidente). Quand Heidegger établit la distinction entre « justesse » et « vérité », c'est excellent. Mais la manière dont il le fait me paraît trompeuse. Il

1. Hannah Arendt, « Was ist Autorität ? », *Der Monat*, 8^e année, n° 89, février 1956, p. 36 : « Je me permets de renvoyer ici à la remarquable interprétation que donne Heidegger du mythe de la caverne dans "Platons Lehre von der Wahrheit", où est démontrée la transformation d'*alétheia* en *orthotés*, de la vérité en justesse. »

prend l'«idée» de Platon comme une idéologie courante qu'on impute à tort à Platon. Celui-ci a pour la dernière fois recours à l'«idée» dans le *Timée*, lorsqu'il raconte le «mythe probable¹». Dans les dialogues importants il ne l'utilise pas du tout. Le mythe de la caverne est une magnifique, une féconde invention de Platon, un jeu pour pousser la pensée jusqu'au point où le mythe ne peut plus s'appliquer. Et alors il faut se souvenir du Livre VI² où est développé ce qui, dans la parabole, trouve sa formulation. Platon en tant que cause, dans l'histoire universelle, du désastre de la justesse qui prend la place de la vérité, et de la vérité en tant qu'«ouverture» que Platon perd de vue, voilà ce que vous trouvez magnifique. J'ai écrit dans la marge de mon exemplaire de l'étude de 1942³: «un peu ridicule⁴». Dommage que je vous aie donné récemment la version ultérieure. J'avais oublié l'ancienne avec mes notes en marge et je ne l'ai pas cherchée. Nous aurions pu en parler agréa-

1. Référence au discours du *Timée* sur le commencement du monde.

2. *Le Politique*, Livre VI.

3. Martin Heidegger, «Platons Lehre von der Wahrheit», *Geistige Überlieferung*, 2, 1942, p. 96-124.

4. Jaspers a noté ceci en marge: «H. traite Platon comme un homme à "doctrines" – exactement comme Zeller – c'est tout à fait non platonicien. Pas de dialectique – pas de mouvement qui suive la pensée – un fantasme quelconque – *nihil* – prend la place de la transcendance de l'existence – Platon est caractérisé de façon erronée. Des remarques péremptoires un peu ridicules.»

blement. Ça ne peut se faire dans les limites d'une lettre. Je vois une erreur analogue dans la conception de Platon lorsque vous voyez dans ce que dit Platon à propos de l'État et des lois une sorte de programme et non le reflet de l'archétype vu de façon imprécise, dont le sens ne peut être saisi que si l'on n'oublie pas que la politique de Platon présuppose une éducation philosophique, que Platon entreprit avec Denys¹ en l'obligeant à apprendre les mathématiques pour faire le *premier* pas qui le libère de la sensualité. Il ne faut pas oublier non plus que le meilleur État dirigé par des philosophes n'a pas besoin de lois (car les lois «disent toujours la même chose», alors que l'activité gouvernementale dans sa vérité ne peut jamais être ramenée à des principes généraux — je crois que c'est ce qui est dit dans le *Politique*²). La façon dont on considère Platon est un critère de la façon dont on fait soi-même de la philosophie. [...]

Hannah Arendt à Karl Jaspers

le 1^{er} juillet 1956

[...] Quant à Platon, nous devrions en parler. La brièveté d'une lettre conduit à des malentendus tout comme, apparemment, ce que j'ai écrit

1. Cf. la 7^e lettre de Platon.

2. *Le Politique*, 293c.

dans mon étude sur l'autorité. Il me semble à moi que dans la *République* Platon a voulu «appliquer» à la politique sa propre doctrine, bien qu'elle eût des origines toutes différentes. Heidegger, me semble-t-il, se trompe en voulant critiquer et interpréter la théorie des idées de Platon à partir du mythe de la caverne, mais il a raison lorsqu'il dit que, dans la présentation du mythe de la caverne, la vérité se transforme subrepticement en justesse et que les idées, par conséquent, deviennent normatives. Je dois avouer que j'ai un autre regard sur l'expérience politique de Platon à Syracuse. Je sais bien qu'aujourd'hui c'est encore quelque peu ridicule. (Je vous en prie, ne vous fâchez pas *trop*!) Il y a depuis le procès de Socrate, c'est-à-dire depuis que la *polis* a jugé le philosophe, un conflit entre la politique et la philosophie que je tente de comprendre. Platon *talked back*, et ce qu'il avait à dire fut si impressionnant que c'est devenu déterminant. Ce que Socrate a peut-être pu en dire a été presque complètement oublié. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Bâle, le 24 mars 1964

[...] C'est peut-être un peu exagéré d'élever Max Weber à une position aussi unique dans la pensée politique, étant donné que certains éléments paraissent correspondre aux positions

politiques désastreuses de cette époque. Je considère que cette correspondance n'est qu'une apparence. Lorsque le jeune Max Weber adhéra à l'Union pangermanique il avait des idées très différentes. Il en est sorti bien vite. Il n'a jamais pu s'associer à quelque chose. Son apparente affinité avec l'Union nationale sociale de Naumann¹ a été au fond une période où il a constamment instruit le parti tout en se défendant contre lui. Il n'avait sa place nulle part. Il est facile de relever chez lui de constantes contradictions qui paraissent finalement très raisonnables — en cela il est comme toi. Malgré cela, je ne suis pas d'accord avec la position philosophique fondamentale de Max Weber, sans pouvoir dire exactement ce qui nous sépare vraiment. Je suis convaincu que dans la conversation je pourrais toujours me mettre d'accord avec lui, mais l'abîme de son désespoir est de nature à me faire sentir que ce dont il a été chargé m'a été épargné. Il y a en lui une force explosive qui me manque. Il a eu à porter dans le domaine de la science et de la recherche quelque chose d'aussi insupportable que Kierkegaard et Nietzsche. On est surpris de voir à quel point sa productivité scientifique, pourtant

1. Friedrich Naumann (1860-1919), politicien allemand. En 1896, il fonda le Nationalsozialer Verein, qui avait pour but une transformation sociale et démocratique de l'État et de l'économie et voulait gagner l'appui du monde ouvrier à l'État, à la nation et à une «monarchie sociale».

si passionnée, lui est restée indifférente. Je ne crois pas qu'il aurait pu agir comme un homme d'État. Il aurait échoué et sans doute rapidement, parce qu'il a été en certains points trop confiant et trop chevaleresque. En cas de nécessité il n'aurait peut-être pas su mettre en pratique ce qu'il savait. [...]

Hannah Arendt à Karl Jaspers

arrivée le 13.4.65¹

[...] Je suis très curieuse de savoir ce que tu as à dire du problème des littérateurs. C'est malheureusement aussi un problème très spécialement juif, mais uniquement par hasard. Je n'ai jamais lu Voltaire. Tu dis qu'en fin de compte il est méprisable. Bien sûr, mais ce qui est tellement irritant c'est qu'ici l'esprit, et on pourrait dire le véritable esprit, sort directement de la saleté. Je me suis souvent dit, même dans ma jeunesse : Qu'ai-je réellement en commun avec ces gens ? Infiniment moins que, disons, avec Erna ou ma bonne Esther, et c'est vraiment ce que je veux dire. D'un point de vue purement technique, les « idées » me paraissent être déterminantes. Quand on a quelque talent il n'y a absolument rien qui ne puisse faire naître une

1. Note écrite au crayon par Jaspers sur la lettre non datée.

idée ; quand on a eu cette idée, même sur ordre venu d'ailleurs, elle devient « une trouvaille ». En 1933 Karl Kraus¹ a dit : « Hitler ne m'inspire rien du tout² », ce qui, de la part d'un homme de lettres, est une immense parole. Je cite parfois cette phrase pour dire : il y a eu bien sûr des Juifs qui se seraient laissé mettre au pas si on les y avait autorisés ; comment dire qui ne l'aurait pas fait ? Karl Kraus, bien sûr, ne se serait pas laissé mettre au pas, même s'il n'avait pas été juif. Mais Adorno³ l'aurait sûrement fait — d'ailleurs, n.b., il a essayé en tant que demi-Juif, mais cela n'a malheureusement pas marché. Ce qui me trouble dans tout cela, c'est le fait de méconnaître la réalité, de tout ignorer d'elle en faveur de la trouvaille. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Bâle, le 29 avril 1966

[...] Depuis que, ces dernières années, j'ai compris mieux et plus profondément Max Weber, me semble-t-il, je vois Nietzsche et Kierkegaard d'un autre œil. Tous deux ont combattu pour

1. Karl Kraus (1874-1936), écrivain autrichien.

2. Karl Kraus, « Die dritte Walpurgisnacht », *Werke*, Munich, Fischer, t. I, 1965.

3. Theodor W. Adorno (1903-1969), philosophe et sociologue, un des principaux représentants de ce qu'on a appelé l'école de Francfort.

l'honnêteté, en se servant de formulations tout à fait similaires. Tous deux n'ont pas supporté ce qu'ils voyaient (et ils ont su l'exprimer poétiquement et verbalement de façon bien supérieure à celle de Max Weber). Nietzsche, en dépit de ses intentions antimétaphysiques, s'est cramponné à l'éternel retour, à la métaphysique de la volonté de puissance, à l'idée du surhomme; Kierkegaard a une structure conceptuelle sophistiquée pour l'interprétation de la foi chrétienne en tant que foi en vertu de l'absurde, une structure conceptuelle «géniale» dont vit la théologie dialectique et par laquelle elle s'est pour ainsi dire laissé prendre en omettant de dire que Kierkegaard a déclaré un jour que toute cette structure conceptuelle était une construction poétique et qu'il a formulé une attaque contre l'Église dont celle-ci ne se remettra guère. Et ceux qui prennent au sérieux la métaphysique de Nietzsche oublient sa phrase sur l'éternel retour: Je ne peux me tromper. Mais il reste vrai que tous deux, bien qu'ils se soient eux-mêmes mis en question du fait de leur honnêteté, y ont effectivement trouvé leur terrain. C'était tout différent pour Max Weber. Il a vraiment pris au sérieux l'honnêteté sans limites. C'est pourquoi il a été l'homme moderne qui s'est ouvert complètement aux déchirements extrêmes, au combat entre les puissances et ne s'est permis aucune tricherie secrète, en vivant passionnément et en luttant avec lui-même de façon désintéressée. Il a senti que toute la science était parfaitement

incapable de remplir une vie. Il a compris ce qui habituellement est occulté: que nous ne vivons pas Dieu comme un allié, un législateur compatissant, mais comme une présence malveillante, comme un diable. Celui qui, comme Max Weber, ne se contente pas de penser théoriquement mais vit réellement cette existence d'homme peut certes atteindre des sommets merveilleux, mais pour un instant seulement; tout est remis en question. De là son penchant pour la mort qui dura toute sa vie, son goût pour les idées de suicide. Ricarda Huch¹ le considérait comme un comédien. Un jeune homme de la famille Mommsen a écrit récemment un livre important sur la politique de Max Weber² (important à cause de nombreuses sources nouvelles), attribuant sa pensée politique à ses contradictions dans les jugements concrets, voyant en lui le représentant de l'impérialisme qui, par sa façon de penser même, a préparé la voie à Hitler. L'année dernière, lorsqu'on a célébré le centième anniversaire de Max Weber, on a tourné sans fin autour d'insignifiants détails, sans jamais marquer de compréhension pour cet homme. Je pense souvent à lui à propos de la «pensée indépendante», dont j'aimerais préciser le sens en parlant de ton livre [...]. Bien qu'il ne fût pas un génie et inférieur à Nietzsche et Kierkegaard, il

1. Ricarda Huch (1864-1947), écrivain.

2. Wolfgang J. Mommsen, *Max Weber und die deutsche Politik. 1890-1920*, Tübingen, 1959.

est tout de même simplement un homme, comparé à ces éternels adolescents, ces figures équivoques. Et c'est même le cas physiquement. Ils étaient tous malades, mais Max Weber l'était d'une autre manière : ni paralysie ni schizophrénie, mais quelque chose qui, jusqu'à présent, échappe à tout diagnostic. Il a connu dans sa vie ces phases élémentaires qui ont une sorte de fondement biologique : une énorme capacité de travail et une grande productivité, et puis l'effondrement durant lequel il ne pouvait même plus lire. Dans la dernière année de sa vie — nous l'avons vu lors de sa visite à Heidelberg, deux mois avant sa mort — il était dans un état « dépressif » mais parfaitement discipliné. Il disait que jamais les phrases et les concepts n'étaient venus sous sa plume avec une telle netteté et une telle continuité (les 170 pages célèbres au début d'*Économie et société* en sont la preuve). Il écrivait énormément, il donnait des cours qu'aucun étudiant n'a oubliés. Il a fait constamment des voyages politiques et prononçait des discours, rayonnant et souffrant. Ces souffrances paraissaient incommensurables. S'il n'était pas mort il se serait probablement effondré une fois de plus. Et pour finir, sa mort en pleine conscience, dans le calme, rejetant tout regret, avec ces paroles : « Ce qui est vrai est la vérité. » [...]